

Guide
anachronique
à l'usage
de ceux qui
admettent de
se perdre
dans Venise

Les échos de Venise ne répètent plus les vers du Tasse,
et le gondolier muet rame en silence.
Ses palais s'écroulent sur le rivage,
et la musique maintenant n'y frappe plus incessamment l'oreille.
Ses jours de gloire sont passés,
mais cependant Venise est encore belle.
Lord Byron



Guide
anachronique
à l'usage
de ceux qui
admettent de
se perdre
dans Venise

Pascal Bonafoux
Safet Zec

ISBN N. 978-2-9531501-8-6

Guide anachronique à l'usage de ceux qui admettent de se perdre dans Venise

© Qupé éditions, Paris 2016

Qupé éditions



Digression

Ce livre est une promenade singulière.

C'est dire qu'il n'est pas un guide à l'usage de touristes. Un touriste ne se promène pas, il visite, il « fait » Venise... Qui plus est, on le sait depuis Montaigne, donc depuis 1580, année où il passa par Venise, « les raretés de cette ville sont assez connues ». Un peu plus de quatre siècles plus tard, faut-il pour autant énumérer les « raretés » qu'il n'aura pu y voir ? De tous les guides jamais publiés à propos de Venise celui qui aura été lu avec le plus d'attention est sans le moindre doute le *Catalogo di tutte le principale et piu onorate cortigiane di Venezia* (*Catalogue de toutes les principales et plus honnêtes courtisanes de Venise*) qui comptait un peu plus de deux cents adresses. C'est grâce aux précisions données par ce guide – spécialités, tarifs et adresses –, qu'Alphonse d'Este, duc de Ferrare, put en juin 1574 entraîner le depuis peu roi de France Henri III jusqu'au campo Santa Maria Formosa pour qu'il y entende Veronica Franco chanter ses poèmes. On ne sait si le duc précisa au souverain alors âgé de vingt-trois ans, argument qui aurait été décisif, qu'elle avait souvent posé pour Tintoret. Il fit d'elle une Danaé, laquelle avait été désirée par Zeus. Comment résister aux charmes d'un corps qui provoqua le désir d'un dieu ? Si l'on en juge par la manière dont il s'attarda à Venise, ce n'est peut-être pas seulement pour entendre ces poésies et le luth dont elle s'accompagnait... Mais le propos de ce livre n'est pas de remplacer ce catalogue épuisé. Longtemps on l'a regretté. Pour preuve, cette remarque du tome VIII du Dictionnaire de Trévoux publié en 1771 : « Venise est le lieu du monde où il y a le plus de courtisanes ; on dit même qu'il y a 250 ans, le sénat, qui les avait chassées, fut obligé de les faire revenir, afin de pourvoir à la sûreté des femmes d'honneur et d'occuper la noblesse, de peur qu'elle

ne méditât des nouveautés contre l'état. »

Ce livre n'est pas davantage une description de tel ou tel monument destinée à ceux qui n'y mettront jamais les pieds du genre de celle de Théophile Gauthier qui écrivit en 1850 : « Au fond de la *piazzetta*, du côté de la bibliothèque, s'élève à une hauteur prodigieuse le campanile, immense tour de briques au toit aigu surmonté d'un ange d'or »..., et un tel texte appartient à ce genre qui menace à chaque instant d'aller de lieu commun en lieu commun. Quand bien même il a pour raison d'être de faire rêver à cette ville qui est « comme une Vénus marine qui sèche sur le rivage les perles salées de l'élément natal ». Théophile Gauthier est l'auteur de cette très mythologique métaphore. Lord Byron préfère quant à lui affirmer que Venise est « le masque de l'Italie ».

Ce livre, qui se refuse à être un guide ou une description, est donc une promenade dans Venise. Celle-ci ne peut tolérer d'être considérée comme un « lieu commun ».

Comme il se doit lorsque l'on flâne, on croise diverses personnes. Les unes connues, certaines célèbres, la plupart anonymes. Par exemple, à propos de jeunes filles dont il ne sait rien, pas même si elles sont des « ouvrières, grisettes ou servantes », ce même Théophile Gauthier note que, depuis la fenêtre de la chambre de son hôtel, il ne peut que saluer « ces modèles de Paul Véronèse, qui passent sans se souvenir qu'ils ont posé, il y a trois cents ans, pour les *Noces de Cana* ». Il remarque encore que « rien ne se fait à la façon ordinaire dans cette ville fantastique ».

Fantastique... Comment ce mot qui s'offre le luxe d'être un nom commun et un adjectif – ce qui est un indice de son pouvoir –, comment ce mot qu'accompagnent des complices comme bizarre, fabuleux, extravagant, invraisemblable, étonnant, et d'autres encore, ne s'imposerait-il pas

à Venise plus qu'ailleurs ? C'est que Venise bat les temps comme l'on bat des cartes. Ou, plus exactement, qu'elle invente un temps qui n'a que faire du temps qui passe.

On ne peut éprouver ce temps qui n'a que faire des anachronismes qu'à la condition de marcher de *calle* en *campo*, d'aller de *sestiere* en *sestiere* – ce mot désigne les six quartiers que sont San Marco, Cannaregio, Castello, San Paolo, Santa Croce et Dorsoduro – que lorsque la ville est vide (ou presque). Et silencieuse. C'est alors que l'on y croise Érasme, Marcel Proust, Lucien Lévy-Dhurmer, Madame de Staël, John Dos Passos, Louis Aragon, Lorenzo Da Ponte, Johann Wolfgang Von Goethe, Giacomo Casanova, Lord Byron, Claude Monet, Henri de Régnier, William Turner, Carlo Goldoni, Henry James, Rainer Maria Rilke, Théophile Gautier, Giacomo Casanova et « quelques » (très nombreux) autres.

C'est avec eux, qu'il est donné de découvrir les lumières et les ombres de Venise. L'ombre est celle dans laquelle on entre, par exemple, du côté de l'Arsenal où l'on croise François-René de Chateaubriand qui énumère « au milieu de la foule des charpentiers, des voiliers, des matelots, des calfats, des mousses [...] quelques galériens qui traînent leurs entraves » dont deux mangent sur la culasse d'un canon et semblent « du moins rêver la liberté ». Mais Dante s'empresse de balayer cette illusion. Il lui rappelle que, dans le chant XXI de sa *Divine Comédie*, il a écrit que « dans l'arsenal de Venise, bout une poix tenace, pour radouber les vaisseaux délabrés qui ne peuvent naviguer, de sorte que l'un remet à neuf son navire, l'autre calfeutre les flancs de celui qui a fait plusieurs voyages, qui, radoube la proue, qui, la poupe, d'autres font des rames, d'autres tordent des cordages, d'autres réparent les voiles d'étau et d'artimon » et que dans l'Enfer « de même, non par le feu, mais par un art divin, bouillait une poix épaisse, qui, de tous côtés, enduisait la rive. »



Une autre fois, sur un quai, sur un pont, dans la ville qui semble abandonnée, du côté du Rialto c'est Pietro Aretino qui passe. Il vient, après avoir regardé la nuit tomber sur Venise, d'écrire une lettre à Titien : « Vers certains côtés apparaissait un vert bleu, vers d'autres un bleu vert, des tons vraiment composés par un caprice de la nature, maîtresse des maîtres. À l'aide des clairs et des obscurs, elle donnait de la profondeur ou du relief à ce qu'elle voulait faire avancer ou reculer ; et moi qui connais votre pinceau comme son inspirateur, je m'exclamai trois ou quatre fois : "Titien, où êtes-vous donc " » Plus loin, c'est Rainer Maria Rilke que l'on croise encore. On peut l'entendre murmurer : « Pas un bruit./ Seuls les gondoliers se racontent./ Les rames bruissent à peine et/ des églises, des canaux/ une nuit inconnue nous fait signe./ Plus un bruit sur le noir sentier./ L'air brasse un *ave* lointain »... Et peut-être aussi l'écho d'un rire. Celui d'un homme qui passe non loin. Il lit et relit encore la lettre de Monsieur de Voltaire qu'il vient de recevoir, lettre qu'il a eue, le 24 septembre 1760, la délicatesse de lui écrire en italien : « *Signor mio, pittore e figlio della natura [...] Ho veduto la vostra anima nelle vostre opere. Ho detto : ecco un uomo onesto e buono che ha purificato la scena italiana [...]* » (Monseigneur, peintre et fils de la nature [...]) J'ai vu votre âme dans vos œuvres. J'ai dit : voici un homme aimable et honnête qui a purifié la scène italienne). Ce que plus d'un Arlequin qui ne se résigne pas à devoir abandonner les improvisations de la *commedia dell'arte* n'a pas fini de lui reprocher, à lui Carlo Goldoni.

Ce livre est une flânerie. Une balade comme Venise exige qu'on les fasse. Une marche qui s'égarer, se perd, contrainte à un détour parce qu'une *calle* « sans issue » aura conduit à un canal, pas de pont, il faut revenir sur ses pas, quant à savoir s'il faut tourner à droite, à gauche... On se renseigne. *Sempre diritto*. Toujours tout droit. Ce qui signifie que l'on est poliment invité à aller voir ailleurs, et donc à se perdre.

Marcher dans Venise, c'est ne pas cesser de devoir faire des digressions. C'est par fidélité à Venise que ce livre en est composés. Il est comme une carte de Venise qui n'empêche pas de s'égarer. Pour se retrouver toujours comblé par l'une de ces surprises que cette *commedia dell'arte* de pierre et d'eau ne cesse de ménager.

Comme il est anachronique, ce livre est (peut-être) hypocrite. J'en veux pour preuve que, dans les marges, il cite les mots d'un vocabulaire qui n'est guère utile qu'à Venise. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il permette que l'on s'y retrouve...

Précision complémentaire

Safet Zec n'était installé que depuis quelques mois à Venise lorsque, il a près de vingt ans, je l'ai rencontré. Son atelier alors, de petites pièces basses de plafond au pied du Ponte del Diavolo. (Pas celui de Torcello, mais celui du sestiere de Castello. Aussi étrange que cela puisse paraître – encore que... – ce pont du diable est à deux pas de la Calle dei Preti, de la « rue » – imparfaite traduction de *calle* – des prêtres.) Un rez-de-chaussée aux fenêtres protégées par des grilles. Puis son atelier fut déplacé campo Bandiera e Moro. Une maison dans l'angle de l'église du campo. Aux pieds de l'église San Giovanni Battista in Bragora (adresse vénitienne : Castello 3790). Un guide rigoureux pourrait préciser que le pape Paul II y fut baptisé en 1417. Il pourrait préciser encore que c'est dans la même église qu'en 1678 le fut Antonio Vivaldi. Plus tard, Zec le quitta pour un espace où l'on avait longtemps confectionné des matelas. Vaste atelier à deux pas de San Francesco della Vigna. Laquelle, dans la seconde chapelle sur la gauche, permet de découvrir des sculptures d'Alessandro Vittoria, dont un très sensuel saint Sébastien. Comme l'est celui peint, en 1507, par Giovanni Bellini auprès d'une Vierge à l'enfant qu'il est possible de découvrir sans être dérangé par le moindre touriste pour peu que l'on se donne la peine d'emprunter les quatre ou cinq marches qui descendent, sur la gauche du transept, vers la Sainte-Chapelle. Mais, encore une fois, ces indications seraient celles données par un guide consciencieux. Comme ce livre incite à se perdre dans Venise, elles n'y ont donc pas leur place.

Dans ces ateliers, année après année, Safet Zec n'a pas cessé de peindre Venise. Comme personne ne l'avait fait. (Ou presque personne. La seule exception, si je ne me trompe, est Favretto, Giacomo Favretto, 1849-1887.) Comment, parce qu'il peint des *bricole* plutôt que des *paline*, des barques plutôt que des gondoles, des façades de briques écaillées plutôt que les marbres de palais, comment, parce qu'il peint l'humilité désabusée d'une ville lasse d'être une carte postale, ne pas être convaincu par ses toiles et ses aquarelles qu'il faut à Venise conjurer les clichés, sortir des sentiers battus, flagellés, passés à tabac... Qu'il faut s'y perdre pour prendre rendez-vous avec son charme...



Il n'y a qu'un moyen d'aborder Venise, c'est de s'y perdre. Quiconque vous dirait le contraire mentirait.

Il n'y a qu'un seul conseil dont il faille tenir compte. C'est celui d'un Vénitien qui invite à aller de *campo* en *calle* sans suivre un itinéraire préétabli : « Heureux ceux qui ne savent pas ce qu'ils font et pas davantage où ils vont » que c'est un parcours de surprises et de découvertes qui leur est promis : « S'engager dans une *calletta*, s'enfoncer dans la gueule noire d'un *sotoportego*, déboucher dans une *corte* qui a des allures de cul-de-sac et se retrouver dans une autre *calletta*, sortir de ce dédale étouffant pour se retrouver sur un campo aéré, lumineux, plein de monde, ou bien sur le seuil d'un palais princier, ou encore sur une *fondamenta* ouverte au soleil et au vent, ou sur un large *rio* où passent barques et barges, c'est à coup sûr faire une balade de l'inattendu et de l'imprévu. » Selon Hemingway, cette ville « étrange et surprenante [...] provoque plus de plaisir que de se dédier aux mots croisés ». Inutile d'y venir pour cette raison, qui n'est ni la meilleure ni la plus pertinente. Inutile de mettre les pieds à Venise si ce n'est pas pour y être déconcerté.

On peut l'être, ne serait-ce que par les noms des *calli*. Dans quelle autre ville pourrait-on trouver une « voie » – je m'en tiens au mot le plus neutre qui soit – dite de la Colère, ou du Pardon, ou de l'Amitié, et pourquoi pas, ailleurs, de l'Amour des amis, une autre de la Patience... Pas d'autre ville où il soit donné de traverser un pont de la Courtoisie, ou de la Femme honnête, ou des Poings... Où, si ce n'est à